

Didon et Énée dans le seizième siècle français

La version d'Hélisenne de Crenne de l'*Énéide*¹

1. Introduction

En 1541 est parue la première traduction en prose française des quatre premiers livres des douze de l'*Énéide* de Virgile². Elle est attribuée à « ma dame Helisenne » de Crenne³, auteure de plusieurs ouvrages littéraires ayant vers cette époque déjà remporté un vif succès⁴. D'après les connaissances actuelles, le nom d'Hélisenne de Crenne constitue probablement le nom de plume d'une Marguerite

-
- 1 Les résultats présentés dans cet article sont le fruit d'un projet de recherche financé par le Conseil scientifique national suédois (Vetenskapsrådet, no 421-2013-1056).
 - 2 Hélisenne de Crenne, *Les Quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne*, Paris : Denys Janot, 1541. Nous avons légèrement modernisé l'orthographe dans les citations de ce texte.
 - 3 Sharon Marshall, *The Aeneid and the Illusory Authoress: Truth, fiction and feminism in Hélisenne de Crenne's Eneydes*, pp. 78–79 (disponible sur https://ore.exeter.ac.uk/repository/bitstream/handle/10036/3249/MarshallS_TP-C.pdf?sequence=3), commente le fait que les deux parties du nom de la traductrice, « Helisenne » et « De Crenne », sont séparées sur la page de titre, et suggère que le premier nom pourrait désigner la *persona* créée et mise en avant comme traductrice et auteure (et personnage principal dans les autres ouvrages attribués à Crenne), et le second la personne référentielle.
 - 4 Hélisenne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*. Édition critique établie, présentée et annotée par Christine de Buzon, Champion : Paris, 1997 [1538] ; Hélisenne de Crenne. *Les epistres familiares et invectives*. Édition critique commentée par Jerry C. Nash, Champion : Paris, 1996 [1539] ; Hélisenne de Crenne, *Le Songe de madame Helisenne*. Édition critique commentée par Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, Champion : Paris, 2007 [1540].

Briet, née à Abbeville et ayant résidé plus tard à Paris, où son œuvre fut publiée⁵.

Tandis que le reste de l'œuvre de Crenne a suscité beaucoup d'intérêt parmi ses contemporains et également chez les chercheurs d'aujourd'hui, il n'en va pas de même pour sa version de l'*Énéide*. Une explication partielle à cela se trouve probablement dans le fait que, si les trois premiers livres de Crenne ont connu plusieurs éditions modernes, sa traduction n'a donné lieu à aucune édition complète postérieure à celle de 1541⁶. L'ouvrage en question est d'ailleurs de ce fait relativement difficile d'accès⁷. À l'heure actuelle, trois exemplaires ont été localisés : un se trouve à la Bibliothèque nationale à Paris⁸, un autre à Genève⁹ et le dernier à Berlin¹⁰.

Il existe cependant quelques études sur la version crennoise de l'*Énéide*, se concentrant principalement sur la nature de cette traduction et ses sources¹¹. On peut également constater que l'intérêt que

5 Nicolas Rumet affirme dans une chronique datant du XVI^e siècle (publiée en 1902) que le nom de plume d'Hélisenne de Crenne cache une Marguerite Briet, née à Abbeville (et mariée à Philippe Fournel, sieur de Crenne) : « Anno 1540, mense Maio, perdocta mulier, ortu quidem Abbavillaea, nomen Margaritae Briaetae habens (vulgo dicebatur Helisenna Crennea), gallico poemate coruscabat [...] » (« En 1540, au mois de mai, une femme savante, née à Abbeville et nommée Marguerite Briet (mais communément connue sous le nom d'Hélisenne de Crenne), a brillé par son poème/écriture en langue française [...] » [traduit par les auteurs de l'article]). Voir *Nicolas et François, maïeurs et historiens d'Abbeville au XVI^e siècle. De Abbavilla, capite comitatus Pontivi, excerptum ex Historia Picardiae Nicolai, et suivi d'Extraits de la Chronique du pays et comté de Ponthieu, de François*. Publication et notes par Ernest Prarond, Paris : A. Picard et fils, 1902, p. 37.

6 Voir cependant l'édition du chant 4 sur <http://rare.u-grenoble3.fr/spip/spip.php?article416> (publiée le 3 septembre 2014) [accédée le 19 octobre 2015].

7 Afin de remédier à cette difficulté d'accès, nous préparons actuellement une édition critique de la traduction de l'*Énéide* réalisée par Crenne. Ce travail est mené dans le cadre du projet mentionné ci-dessus, financé par le Conseil scientifique national suédois.

8 Bibliothèque nationale de France : Bibl. de l'Arsenal, Paris (Rés., Fol. B.L.613).

9 Bibliothèque Publique et Universitaire, Genève (Hélisenne de Crenne Hd 91 Rés (2012-0310).

10 Staatsbibliothek zu Berlin (4^o Wd 810).

11 Voir notamment la thèse soutenue en 2011 par Sharon Marshall, *The Aeneid and the Illusory Authoress: Truth, fiction and feminism in Hélisenne de Crenne's Eneydes* ; voir aussi Christine M. Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *Studi Francesi* XXVI/1982, pp. 197-210 ; Diane S. Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance Humanism and Feminism*, Madison, Teaneck : Fairleigh Dickinson University Press, pp. 135-151,

porte la philologie classique pour l'histoire de la réception des textes de l'Antiquité, notamment ceux de Virgile, s'est intensifié ces dernières années¹².

Il est dans ce contexte intéressant de noter que l'emploi du mot « traduction » relevait d'un usage récent à l'époque de Crenne¹³ (cette remarque vaut tout autant pour le verbe « traduire »¹⁴, mot remplaçant avec le temps le terme « translater », également utilisé par Crenne). Sa version de l'*Énéide* apparaît en fait pendant une période où la tâche du traducteur commence à être discutée et réévaluée¹⁵. Bien que la page de titre indique qu'il s'agit d'une « traduction », celle-ci est si libre que les termes de « version » ou d'« adaptation » semblent plus appropriés¹⁶.

et Valérie Worth-Stylianou, « Virgilian Space in Renaissance French Translations of the *Aeneid* », dans *Virgilian Identities in the French Renaissance*, éd. Phillip John Usher et Isabelle Fernbach, Cambridge : B. S. Brewer, 2012, pp. 117-140.

12 Lorna Hardwick, *Reception Studies*, Oxford: Oxford University Press, 2003, sert d'introduction générale aux tendances actuelles de ce champ de la philologie classique. Craig Kallendorf est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la réception de Virgile de l'époque de l'Ancien Régime : Craig Kallendorf, *The Other Virgil : Pessimistic Readings of the Aeneid in Early Modern Culture*, Oxford : Oxford University Press, 2007 ; Craig Kallendorf, *The Virgilian Tradition : Book History and the History of Reading in Early Modern Europe*, Oxford : Oxford University Press, 2007. Ce dernier ouvrage reprend des articles et des chapitres de Kallendorf précédemment publiés.

13 Selon *Le Nouveau Petit Robert*, Paris : Dictionnaires le Robert, 2004, le premier exemple trouvé en langue française date de 1530. Voir également l'article de William Kemp et Mathilde Thorel sur l'emploi des termes de « traduction » et de « translation ». William Kemp & Mathilde Thorel, « Edition et traduction à Paris et à Lyon, 1500-1550: la chose et le mot », *Histoire et civilisation du livre - revue internationale* 4/2008, pp. 117-136.

14 Dont le premier exemple date de 1520 selon *Le Nouveau Petit Robert*. Crenne utilise donc elle-même le terme de « traduction », et aussi le verbe « translater » (*Les Eneydes*, dans l'« epistre dedicatoire », f. à iii r^o), plus courant à l'époque.

15 Voir p. ex. Étienne Dolet, *La Manière de bien traduire d'une langue en aultre, d'avantage de la punctuation de la langue françoise, plus des accents d'ycelle*, Lyon : E. Dolet, 1540.

16 Marshall discute de la traduction comme un type de réception et d'interprétation (*ibid.*, pp. 24-27). Elle cite Hardwick, qui affirme que la « version » constitue « a refiguration of a source which is too free and selective to rank as a translation » (Hardwick, *Reception Studies*, p. 10, dans Marshall, *The Aeneid and the Illusory Authoress: Truth, fiction and feminism in Héloïse de Crenne's Eneydes*, pp. 26-27). Julie Sanders, *Adaptation and Appropriation*, Londres & New York : Routledge, 2006, pp. 18-19, établit le rapport entre adaptation, appropriation et intertextualité. Rappelant la grande variation qui existe quant aux termes utilisés pour décrire le processus de recréation à partir d'une œuvre existante : version, variation, interprétation, transformation, imitation, etc., Sanders constate que le

La traduction de Crenne étant donc très libre, elle a souvent été négligée¹⁷, voire carrément omise des ouvrages rendant compte des traductions de l'*Énéide* au travers des siècles. Cela n'a cependant pas été le cas de la traduction versifiée réalisée par Octovien de Saint-Gelais¹⁸, qui n'hésite pas, lui non plus, à broder sur le texte original. Le propos de la présente étude est précisément de dégager et d'illustrer quelques variations que nous avons pu constater par rapport au texte source dans la version de Crenne du premier livre de l'*Énéide*¹⁹. Vu l'importance de la traduction de Saint-Gelais, plusieurs fois rééditée (entre autres en 1540, un an avant la parution de la traduction de Crenne), nous rattacherons aussi les passages cités à ce texte pour mettre au jour les rapports qui peuvent exister entre les deux versions.

Avant de parler de la nature et des spécificités de la version crennoise, il convient de rappeler en quelques mots quel est le sujet de l'*Énéide*, ainsi que son contexte historique et sa réception.

concept d'adaptation est souvent utilisé dans un sens plus restreint, faisant allusion à la transposition d'une œuvre d'art en un autre médium ou genre, comme par exemple l'adaptation d'un roman au cinéma ou d'une pièce de théâtre en comédie musicale. Selon Linda Hutcheon, avec Siobhan O'Flynn, *A Theory of Adaptation*, Londres & New York : Routledge, 2013 [2006], p. 8, l'adaptation représente 1) « An acknowledged transposition of a recognizable other work or works »; 2) « A creative *and* interpretive act of appropriation/salvaging »; 3) An extended intertextual engagement with the adapted work ».

17 Patrick Amstutz, « Cinq grandes étapes dans l'art de traduire l'*Énéide* en français », *Revue des Études latines* 80/2002, pp. 13-24, ici p. 16, se contente de la mentionner dans une note.

18 Octovien de Saint-Gelais, *Les eneydes de Virgille, translatez de latin en françois, par messire Octovian de Sainct Gelais, en son vivant evesque dl'angolesme. Reueues et cotez par maistre Jehan dl'ivry, bacchelier en medecine*, Paris : A. Vérrard, 1509. Nous avons légèrement modernisé l'orthographe dans les citations de ce texte. Disponible sur le lien suivant : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71-496m>.

19 Nous avons auparavant examiné le quatrième livre de l'*Énéide* dans la version crennoise, nous concentrant sur les portraits de Didon et d'Énée. Nous avons alors pu constater, en comparant avec le texte de Virgile, que Crenne attribue un rôle plus important à la passion en dépeignant les deux protagonistes : leurs sentiments sont plus accentués et l'amour les rend vulnérables d'une façon rappelant l'œuvre précédente de Crenne : Sara Ehrling & Britt-Marie Karlsson, « A French 16th century edition of Virgil's *Aeneid*: Hélisienne de Crenne's version of the first four books », *Allusions and Reflections: Greek and Roman Mythology in Renaissance Europe*, éd. Elisabeth Wághall Nivre et al., Newcastle upon Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 2015, pp. 271-285.

2. La tradition de l'*Énéide*

L'*Énéide*, composé par Virgile (en latin : Publius Vergilius Maro) entre l'an 29 et l'an 19 avant Jésus-Christ, doit quant à sa structure et les événements qui y sont racontés beaucoup à l'*Illiade* et à l'*Odyssée* d'Homère. Le lien à l'histoire, à la culture et à la mythologie grecques était important au « siècle d'Auguste », la période de l'histoire romaine qui a vu naître l'*Énéide*, et au cours de laquelle Octavien, devenu empereur sous le nom d'Auguste, a instauré le Principat romain. Auguste était issu d'une ancienne famille de la Rome antique, les « Iulii », en souvenir d'Iule, le fils d'Énée. Énée était selon le mythe, le fils de la déesse Vénus, et tous ceux qui se prévalaient de sa descendance, comme César et Auguste, pouvaient par ce lignage revendiquer des origines troyennes, et même divines.

À la différence d'Énée, le héros de l'*Énéide*, la femme protagoniste des quatre premiers livres, Didon, semble avoir réellement existé. Les légendes sur cette Didon « historique », précédant la version virgilienne, soulignent le dynamisme de celle-ci²⁰. Didon était une princesse phénicienne qui s'est selon la légende enfuie de Tyr après que son frère eut assassiné son mari. Après un périple aventureux autour de la mer Méditerranée, elle arrive avec son peuple en Afrique du Nord. Là, elle réussit à obtenir tant de terres qu'il en pourrait tenir dans la peau d'un bœuf. Elle déchiquette la peau, afin de pouvoir s'approprier suffisamment de terres pour fonder sa nouvelle ville, Carthage. Elle réussit ainsi à fonder Carthage pacifiquement et à s'y établir. À cet égard, sa tactique diffère beaucoup de celle d'Énée et son arrivée belliqueuse en Italie. Même s'il y avait eu un Énée, une rencontre entre celui-ci et Didon aurait été historiquement impossible²¹, puisque Didon a vécu environ cent ans avant la guerre de

20 Timée de Tauroménion, historien grec (env. 356 à 260 av. J.-C.) dont les textes sont perdus, semble être le premier historien grec à attribuer la fondation de Carthage à Didon. La version de l'historien romain Justin (en latin Marcus Junianus Justinus), III^e siècle, semble en gros correspondre à la version de Timée de Tauroménion (Justin 18-4-6 ; 8). Il y a aussi des chroniques tyriennes parlant d'une Elissa, sœur du roi tyrien Pygmalion, qui serait partie pour fonder Carthage. Cela aurait eu lieu en 814 avant Jésus-Christ. Voir James Davidson, « Domesticating Dido : History and Historicity », *A Woman Scorn'd : Responses to the Dido Myth*, éd. Michael Burden, Londres : Faber and Faber, 1998, pp. 65-88, ici pp. 65-69.

21 Ce que fait remarquer entre autres Servius, le commentateur sans doute le plus important de l'époque de Crenne.

Troie. Cette reine carthaginoise se serait, tout comme la Didon de l'*Énéide*, suicidée mais, à la différence de la Didon de Virgile, dont la mort est provoquée par le départ d'Énée, le suicide de la Didon des légendes historiques aurait été motivé par le désir d'éviter tout remariage et de rester ainsi fidèle, de par-delà la mort, à son époux décédé.

L'*Énéide* était une œuvre appréciée par les contemporains de Virgile, et des commentaires ont tôt été élaborés pour faciliter la lecture et l'interprétation du poème. Les plus connus et utilisés sont ceux de Servius, datant de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle. Le pieux Énée, le *pius Aeneas*, avec son sang-froid, sa maîtrise de soi et son attachement au devoir, a longtemps été mis en avant comme un exemple à suivre dans l'éducation des jeunes hommes. Énée est clairement proposé comme modèle édifiant dans plusieurs des commentaires²², ce qui indique que la dimension morale était centrale dans l'éducation des jeunes hommes dans les écoles et les monastères.

Vers le début du XVI^e siècle, le nombre de commentaires sur l'*Énéide* a augmenté. Dans la plupart des éditions imprimées de l'époque, le texte de Virgile est accompagné des commentaires de Servius. De nombreux éditions comportent également un (ou plusieurs) autre(s) commentaire(s) élaboré(s) pendant la Renaissance. En ce qui concerne les éditions françaises, il s'agit le plus souvent de ceux de Josse Bade (aussi dit Josse Badius Ascensius), un imprimeur flamand dont les commentaires furent imprimés pour la première fois en 1501 dans une édition de l'*Énéide* imprimée par sa maison d'édition parisienne en 1501²³. Les propos de ce dernier, qui sont de

22 Craig Kallendorf, « Ascensius, Landino, and Virgil: continuity and transformation in Renaissance commentary », *Acta Conventus Neo-Latini Barenensis: Proceedings of the Ninth International Congress of Neo-Latin Studies*, éd. J. F. Alcina et al., Tempe, AZ : Medieval & Renaissance Texts and Studies, 1998, pp. 353-360 – réimprimé dans Kallendorf, *The Virgilian Tradition : Book History and the History of Reading in Early Modern Europe* – discute dans ce contexte les commentaires de Josse Bade, et de Aelius Donatus (IV^e siècle), qui insistent sur la vertu d'Énée. Ce héros virgilien a en fait servi d'exemple dans la construction de la masculinité dès la naissance du texte, voir Alison Keith, *Engendering Rome: Women in Latin Epic*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000, pp. 8-35.

23 Paul White, *Jocodus Badius Ascensius: Commentary, Commerce and Print in the Renaissance*, Oxford : Oxford University Press, 2013, pp. 84-85 ; Craig Kallendorf, « Ascensius, Landino, and Virgil: continuity and transformation in Renaissance commentary », p. 335, soulignent la nature épideictique des commentaires de Jos-

nature très variée, semblent avoir une visée pédagogique. La dédicace du second volume de ses commentaires sur Virgile donne à penser que ceux-ci étaient en premier lieu destinés à guider un lecteur de Virgile non affilié à des établissements scolaires et universitaires, même s'ils pouvaient certainement être utiles à un étudiant appliqué, désireux de compléter les explications des professeurs.

Hélisenne de Crenne avait donc probablement accès aux commentaires latins, mais, puisqu'il faut croire que la personne que désignait ce nom de plume était de sexe féminin, la traductrice n'avait sans doute pas profité de la même éducation que les garçons et les hommes, qui avaient appris à voir en Énée un modèle, un exemple littéraire à imiter. Cette différence a peut-être permis à la traductrice d'interpréter différemment les textes classiques par rapport à ses collègues masculins.

Pourquoi Hélisenne de Crenne a-t-elle donc choisi de faire une traduction de l'*Énéide*, après le succès de ses autres livres ? Cette interprétation d'une œuvre classique avait vraisemblablement plusieurs objectifs : nous allons ci-dessous en analyser quelques-uns.

3. Pourquoi l'*Énéide* et Didon ?

Dans l'*Énéide*, Didon, la reine de Carthage, tombe amoureuse d'Énée. Notons d'emblée que cette reine a en réalité un rôle central dans l'œuvre entière de Crenne, et en particulier dans son premier ouvrage, *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours* (1538), dont la protagoniste, appelée Hélisenne comme l'auteur, raconte sa propre déception amoureuse. Didon est, avec d'autres héroïnes de la littérature antique, évoquée dans le texte²⁴. Elle y sert d'exemple à double tranchant ; une femme à la fois faible et forte. Si, comme Didon, Hélisenne est d'abord fidèle à son mari (décédé dans le cas de Didon, vivant dans le cas d'Hélisenne) et un parangon de vertu, elle va toutefois, à l'instar de la reine, ensuite succomber à l'amour. L'hypothèse d'un lien entre Didon et Hélisenne est aussi renforcée

se Bade dont l'objectif principal est de louer la vertu d'Énée, un héros servant d'exemple à imiter.

²⁴ Hélisenne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amours*, 1997 [1538], pp. 222, 243 (Dido) ; 133, 212, 271 (la royne Carthagienne/de Carthage) ; p. 433 (Elissa).

par le fait que le nom d'Hélisenne pourrait, comme le suggère Buzon, être le résultat d'une combinaison de différents noms d'héroïnes antiques²⁵, entre autres celui de Didon, qui portait aussi un autre nom : Elyssa/Elissa. En tenant compte de ce fond intertextuel, la traduction de l'*Énéide* pourrait être perçue comme une suite naturelle des œuvres précédentes et la clé de voûte de l'œuvre de Crenne. Le choix de traduire les quatre premiers livres est naturel, puisque c'est dans cette partie que se déroule l'histoire d'amour entre Didon et Énée.

Rappelons que le premier livre de l'*Énéide* décrit d'abord le naufrage des Troyens en fuite après la chute de leur cité, puis leur arrivée à Carthage. Ce naufrage est une conséquence de la colère de la déesse Junon contre les Troyens. Dans les deux livres suivants, Énée raconte la chute de Troie, sa fuite avec entre autres son père et son fils, et leur pérégrination vers l'Italie, où il doit, obéissant aux ordres des dieux, se rendre pour fonder une nouvelle Troie. Le quatrième livre relate le séjour d'Énée à Carthage, le sentiment qui s'éveille en Didon pour ce dernier, et finalement le départ du héros pour l'Italie, suivi du suicide de Didon qui en résulte.

Ce sont les dieux qui dictent les événements, avant tout Junon, Jupiter et Vénus, mais on peut pourtant noter que c'est l'être humain, tiraillé entre son devoir et ses sentiments, qui est au centre du récit. Cela est vrai aussi bien pour Didon que pour Énée, tous les deux pouvant être perçus comme le personnage principal de ce début du poème épique de Virgile²⁶.

25 Voir l'introduction à son édition des *Angoyssees douloureuses*, *op. cit.*, pp. 20-26.

26 La difficulté d'identifier un seul personnage principal dans les premiers livres de l'*Énéide* n'est pas exclusivement un phénomène moderne, ce que peut illustrer le passage suivant d'Augustin *Conf.* 1. 13, décrivant la réaction du jeune écolier à l'histoire de Didon et Énée: « Nam utique meliores, quia certiores, erant primae illae litterae, quibus fiebat in me et factum est et habeo illud, ut et legam, si quid scriptum inuenio, et scribam ipse, si quid uolo, quam illae, quibus tenere cogebat Aeneae nescio cuius errores oblitus errorum meorum et plorare Didonem mortuam, quia se occidit ab amore, cum interea me ipsum in his a te morientem, deus, uita mea, siccis oculis ferrem miserrimus.

Quid enim miserius misero non miserante se ipsum et flente Didonis mortem, quae fiebat amando Aenean, non flente autem mortem suam, quae fiebat non amando te, deus, lumen cordis mei et panis oris intus animae meae et uirtus maritans mentem meam et sinum cogitationis meae? » ; Aurelius Augustinus, *Confessionum libri XIII*, éd. Lucas Verheijen, (= *Corpus christianorum. Series Latina*, 27) Tournout : Brepols, 1981. « Plus certaines et meilleures étaient ces premières le-

La traduction d'Hélisenne de Crenne de l'*Énéide* est dédiée à François I^{er}, ce roi emblématique de la Renaissance française, dit « le Père et Restaurateur des Lettres »²⁷. C'est en fait le seul de ses livres à comporter une dédicace : la traductrice aspirait sans doute, en donnant sa version de l'*Énéide*, cette épopée « nationale », se retrouver à l'intérieur du cercle culturel qui se formait autour du roi.

Avant de citer et de discuter quelques passages précis, nous mentionnerons quelques différences d'ordre général entre la version de l'*Énéide* de Crenne et le texte source.

4. La version crennoise de l'*Énéide*

La page de titre précise que, dans la version de Crenne de l'*Énéide*, des « propos » ont été ajoutés, servant d'explication et de décoration : « à la traduction desquelz [des quatre premiers livres ; S.E., B.M.K.] y a pluralité de propos, qui par manière de phrase y sont adjoustez : ce qu[i] beaucoup sert à l'elucidation & decoration desdictz Livres »²⁸. Le sens du mot « phrase » n'est pas tout à fait clair dans ce contexte. Marshall identifie ces « phrases » comme les courts textes résumant le contenu du chapitre à venir²⁹. Nous pensons pour notre part que les « phrases » mentionnées à la page de titre pourraient désigner également d'autres ajouts faits dans le texte de Crenne par rapport au texte source. Ce terme pourrait entre autres faire allusion aux commentaires et explications ajoutés en marge du texte, la glose marginale, ou manchette, introduisant pour la plupart le lecteur aux croyances du monde antique. Scollen-Jimack³⁰ évoque à cet endroit trois interpréta-

çons qui m'ont donné la faculté de lire ce qui me tombe sous les yeux, d'écrire ce qu'il me plaît, que celles où j'apprenais de force les courses errantes de je ne sais quel Enée, oublieux de mes propres erreurs, et gémissant sur la mort de Didon, qui se tue par amour, quand je n'avais pas une larme pour déplorer, ô mon Dieu, ô ma vie, cette mort de mon âme que ces jeux emportaient loin de vous. » Voir *Œuvres complètes de Saint Augustin*, trad. par Augustin d'Hippone, texte établi par Poujoulat et Raulx, Bar-le-Duc : Guérin & Cie, 1864. Disponible sur le lien suivant : [http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Confessions_\(Augustin\)/Livre_premier](http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Confessions_(Augustin)/Livre_premier).

27 Voir p. ex. Louis-Pierre Anquetil, *Précis de l'histoire universelle ou tableau historique*, Paris : Lesguilliez frères, 1799, tome septième, p. 290.

28 Hélisenne de Crenne, *Les Quatre premiers livres des Eneydes*, page de titre.

29 Sharon Marshall, *The Aeneid and the Illusory Authoress*, p. 78.

30 Christine M. Scollen-Jimack, « Hélisenne de Crenne, Octovien de Saint-Gelais and Virgil », *Studi Francesi* XXVI/1982, pp. 197-210, ici p. 201.

tions possibles du mot « phrase ». Ce terme pourrait représenter 1) la paraphrase : le terme se référant alors au texte dans sa totalité comme une sorte de paraphrase de l'*Énéide* de Virgile (le texte est effectivement désigné comme constituant une « fraze », un mot qui revient en haut de chaque page : « fraze du premier livre », etc.) ; 2) une digression (introduisant des matériaux qui ne font pas partie du texte original, comme les différentes versions de la mort d'Hector dans le deuxième livre) ; 3) des passages dans lesquels la traduction diffère d'une manière significative du texte source sans que cela soit motivé pour des raisons, par exemple, stylistiques.

Il y a quelques différences générales qui frappent immédiatement un lecteur de la version crennoise de l'*Énéide* par rapport au texte source : nous avons déjà commenté le fait que cette traduction ne comporte que quatre des douze livres. On constate ensuite que, tandis que l'*Énéide* de Virgile est une œuvre épique, composée par des hexamètres, Crenne a choisi de donner sa version de l'*Énéide* en prose. Se différenciant de celui de Virgile, le texte de Crenne est divisé en chapitres, chacun d'eux étant introduit par un court résumé de ce qui va suivre³¹.

Dans la dédicace, Crenne loue l'érudition de François I^{er}, qui saura certainement s'apercevoir des ajouts qu'elle a faits au texte de Virgile :

[...] ceste traduction, en laquelle la sublimité de vostre splendide esperit, pourra cognoistre aulcune[s] choses servant au propos y estre par moy adjoustées, & par especial au Second livre : auquel est faict mention de la deplorable fin du tresprestant & magnanime Hector, de l'illustrité duquel vostre preclaire progeniture & tresanticque generosité a prins origine.

(*Les Eneydes*, trad. Crenne 1541, Epistre dedicatoire fol. à iii)

Il s'agit par conséquent, entre autres, du récit de la mort d'Hector, dont Crenne donne non moins de quatre versions différentes. Si

31 Anne Réach-Ngô, *L'écriture éditoriale à la renaissance. Genèse et promotion du récit sentimental français (1530-1560)*, Genève : Droz, 2013, fait remarquer que ce genre de mise en chapitre (et en paragraphe) d'un texte était souvent dû aux soins de l'imprimeur pour augmenter la lisibilité d'un ouvrage, témoignant alors de « la participation de l'instance éditoriale à l'élaboration de la signification de l'œuvre » (p. 148).

Crenne insiste sur ce point, c'est que le héros troyen, Hector, était depuis le Moyen Âge tenu pour l'ancêtre de la famille royale³² ; il devait donc mourir comme un héros.

Crenne affirmant avoir apporté des éclaircissements au texte de Virgile, il nous semble essentiel d'étudier certains d'entre eux, principalement dans le premier livre de l'*Énéide*.

5. La voix du narrateur

Certaines des clarifications qu'on peut observer dans le texte ont trait à la voix narratrice, qui est plus visible dans le texte de Crenne que chez Virgile. Cette voix est, selon la tradition épique, plus distincte au début du récit. Dans la citation suivante, le narrateur annonce le sujet de son récit (le texte latin suit l'édition Budé³³ ; nous donnons également dans le texte la traduction de Jacques Perret en français moderne³⁴, et dans les notes, une traduction littérale et juxtalinéaire, à l'origine établie par Édouard Sommer et puis restituée par Gérard Gréco³⁵) :

Arma uirumque cano, Troiae qui primus ab oris
Italiæ fato profugus Lauiniaque venit

32 François I^{er} avait en effet « évoqué le mythe d'une origine troyenne du monarque français et de sa nation » en établissant, sous forme poétique, un parallèle entre lui-même et Énée dans une lettre adressée à sa sœur Marguerite. Voir Jean-Max Colard, « Le courage. "La veine royale" de François I^{er} poète », dans *Devenir roi. Essais sur la littérature adressée au Prince*. Sous la direction d'Isabelle Cogitore et Francis Goyet, Grenoble : Ellug, 2001, pp. 119-146, ici pp. 137-139.

33 Virgile, *Énéide*, texte établi et traduit par Jacques Perret, Paris : Les Belles Lettres, 2009 [1977].

34 *Ibid.*

35 Virgile, *Premier Livre de l'Énéide: Les Auteurs Latins : Expliqués d'après une méthode nouvelle par deux Traductions Françaises, l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français en regard des mots latins correspondants, l'autre correcte et précédée du texte latin*, Paris : Librairie Hachette et Cie, 1880. Cet ouvrage a été restitué et mis en ligne par Gérard Gréco en 2008. Nous utilisons la Restitution v. 0.5 : Gérard Gréco copyright 2010, disponible sur le lien suivant : http://gerardgreco.free.fr/IMG/pdf/EnA_c_ide-livre-I-v0.5-juxta.pdf. Le suivant avis est relatif à la traduction littérale et juxtalinéaire : « On a réuni par des traits les mots français qui traduisent un seul mot latin. On a imprimé en italique les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'ont pas leur équivalent dans le latin. Enfin, les mots placés entre parenthèses, dans le français, doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale. »

litora, multum ille et terris iactatus et alto
 ui superum saevae memorem Iunonis ob iram,
 multa quoque et bello passus, dum conderet urbem
 inferretque deos Latio, genus unde Latinum
 Albanique patres atque altae moenia Romae.
 (*Aen.* 1. 1-7)³⁶

[...] je chante l'horreur des armes de Mars et l'homme qui, premier, des bords de Troie vint en Italie, prédestiné, fugitif, et aux rives de Lavinium ; ayant connu bien des traverses et sur terre et sur l'abîme sous les coups de Ceux d'en haut, à cause de la colère tenace de la cruelle Junon, il souffrit aussi beaucoup par la guerre comme il luttait pour fonder sa ville et installer ses dieux dans le Latium ; d'où la race latine, les Albains nos pères et les murs de la haute Rome.

(*Énéide*, trad. Perret, p. 5)

Après quoi le narrateur invoque la muse :

Musa, mihi causas memora, quo numine laeso
 quidue dolens regina deum tot uoluerit casus
 insignem pietate uirum, tot adire labores
 impulerit. Tantaene animis caelestibus irae?
 (*Aen.* 1. 8-11)³⁷

Muse, apprends-moi les causes : pour quelle atteinte à ses pouvoirs, pour quelle blessure la reine des dieux précipita en un tel cercle d'infortunes, au-devant de tels travaux, un homme insigne en piété. Est-il tant de colères dans les âmes célestes ?

(*Énéide*, trad. Perret, p. 5)

36 « Je chante les armes, et ce héros, qui fugitif (banni) par le destin, vint le premier des bords de Troie en Italie et aux rivages de-Lavinium. Celui-là (ce héros) fut ballotté beaucoup et sur les terres et sur la haute mer par la force des dieux d'en-haut à cause du ressentiment de la cruelle Junon ; et il souffrit aussi beaucoup par la guerre, jusqu'à ce qu'il fondât une ville et qu'il introduisît ses dieux dans le Latium, d'où sont sortis la race latine et les pères (les rois) Albains et les murs de la haute Rome. » (Trad. Sommer)

37 « Muse, raconte-moi les causes, quelle divinité ayant été offensée, ou de quoi ayant-du-ressentiment la reine des Dieux poussa un héros remarquable par sa piété à rouler (courir) tant de hasards, à aborder (entreprendre) tant de travaux. Est-ce que de si grandes colères sont aux âmes célestes ! » (Trad. Sommer)

Le début du texte de Crenne est différent : la narratrice commence par annoncer que son récit parlera de la chute déplorable de Troie, et aussi d'Énée, ce Troyen fugitif et persécuté par la déesse Junon :

J'ay proposé d'exhiber par mes escriptz, la ruyne & extermination de la tresinclyte & populeuse cité de Troye, pour manifester les diverses batailles à icelle inferées par les Gręcz, lesquelz preteritement l'annichillerent : & avec ce, veulx donner notice de celuy qui apres telle déplorable expugnation, premierement vint de la cité eversée pour habiter en la region Italique, & luy estant fugitif, fut par divine puissance tant favorisé, que en Lavine vint faire election de sa residence. Non obstant que d'anxieuse & mortifere guerre fut agité, tant par les lieux maritimes que terrestres : Car Juno contre luy indignée fait insister à l[']encontre de son vouloir, dont il tollera extremes travaux & peines premier que par luy fut construite, & edifiée ceste cité, de laquelle le nom de Latin print origine, si en furent habitateurs les attediez & fatiguez Troyens : lors du fondement de la cité nouvelle vindrent en bruit les peres Albains & leurs posterieurs, Parquoy estant chose fort ardue, & de perpetuelle memoire digne, tres humblement je exore les Muses que de leurs sciences, ne me soient avars, affin de divulguer quelle fut l'occasion qui stimula Juno à persecuter celuy profugue Troyen, home de singuliere magnanimité remply. Qui la provocqua doncques telles laborieuses fatigues luy propiner, puis qu'estant juste, peine n'avoit merité, peult il bien estre qu'en l'interiorité des corps celestes se trouvent cueurs qui à operation cruelle les incline ? Helas ouy. Mais premier que de la cause vous certiorer, vous narreray l'excellence d'une cité magnificque, que Juno tres affectueusement favorisoit [...].

(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. II, fol. ii r^o-v^o)

Tout d'abord, nous pouvons constater que le passage de Crenne est bien plus long que celui de Virgile, et qu'elle présente différemment son sujet. Virgile chante les armes et l'homme (« arma virumque cano »), ce qui, tout en faisant allusion à l'œuvre d'Homère³⁸, est depuis l'Antiquité interprété comme faisant référence respectivement

38 « Arma » (« armes ») fait alors allusion au récit de la guerre de Troie dans l'*Iliade* ; « virum » (« homme ») fait référence à Ulysse dans l'*Odyssée*.

aux combats en Italie et à Énée. Crenne, quant à elle, souligne le fait que son récit décrira la chute déplorable de la magnifique et peuplée ville de Troie, ainsi que le parcours de l'homme qui s'en enfuit pour, à l'aide des dieux, fonder la ville de Lavinium. En ceci Crenne semble en partie s'inspirer de la traduction de Saint-Gelais, qui a sans aucun doute constitué l'une des sources principales de Crenne lors de son travail aboutissant à cette version en prose française de l'*Énéide*. Voici comment Saint-Gelais traduit cette première partie de l'*Énéide* :

J[']ay entrepris de coucher en mes vers
 Le cas de troye qui fut mise en l[']envers
 Les batailles et armes qui s[']li feirent
 Par les greccoys qui jadis la deffirent
 Et de traicter aussi par mes escripts
 Qui fut celluy apres telz plains et cris
 Qui premier vint de troye demolie
 Prendre sejour au pays d[']ytalie
 Et il fuytif par le vouloir des dieux
 En lavine vint eslire ses lieux
 Jacoit pourtant qu[']ennuy et forte guerre
 Luy feist fortune et par mer et par terre
 Et que Juno qui de luy se douloit
 Feist empescher d[']aller où il vouloit
 Et moult souffrit de travaulx et de peine
 Quant il bastit la cité primeraine
 Et qu[']il logea ses penates troyens
 En la cité par curieux moyens
 Dont print alors origine et naissance
 Le nom latin et vindrent en essence
 Les albains peres et leur posterité
 Du fondement de la neufve cité
 O donques muse humblement te supplie
 Que ton scavoir maintenant me deslie
 Qui fut la cause ne dont fut le motif
 Parquoy juno eut le cueur ententif
 Persecuter homme si tresnotable
 Et de pitié si fort recommandable
 Ne qui la meut telz labeurs preparer

A homme juste et armes luy parer
 Est il possible que les divins couraiges
 Soyent remplis de si cruelz ouvrages
 (*Les eneydes*, trad. Saint-Gelais, fol. Aiii r^o)

Saint-Gelais choisit donc lui aussi d'interpréter les batailles dont parle Virgile au début de son épopée comme celles de Troie, et non celles d'Italie, ce qui est plus surprenant dans une traduction qui comporte tous les douze livres de l'*Énéide*. Que Crenne se concentre dans son introduction sur la chute de Troie est logique, puisqu'elle a choisi de ne traduire que les quatre premiers livres des douze de l'*Énéide*, et que les seules batailles qui y sont racontées sont celles de Troie. Cette guerre était en même temps la cause de la fuite d'Énée et son arrivée subséquente à Carthage, et, par extension, de l'amour fatal, une passion qui s'avèrera mortelle pour Didon. Le choix des quatre premiers livres est sans doute aussi lié au fait que l'ancêtre mythique du dedicataire François I^{er}, le Troyen Hector, est tombé à Troie, ce qui explique pourquoi la traductrice, à la différence de Saint-Gelais, fait préciser que la chute de cette ville est « déplorable » (« telle déplorable expugnation »).

Nous pouvons aussi constater que la narratrice commente plus explicitement les événements et le caractère des personnages, constatant entre autres qu'Énée n'avait pas mérité la haine de Junon (« puis qu'estant juste, peine n'avoit merité »). Crenne répond également à la question posée par Virgile concernant la colère dans l'âme des dieux : « [...] peult il bien estre qu'en l'interiorité des corps celestes se trouvent cueurs qui à operation cruelle les incline ? », affirmant que leurs cœurs les inclinent effectivement à accomplir des actes cruels : « Helas ouy. » En ceci le texte de Crenne se différencie de celui d'Octovien de Saint-Gelais, qui suivait, lui, le texte source sans trancher la question de la cruauté des dieux.

6. Élucidations et décorations

La page de titre précise donc que les ajouts faits par Crenne servent non seulement à expliquer et à clarifier le texte de Virgile, mais aussi à le décorer (« ce qui beaucoup sert à elucidation & decoration desdictz Livres »). Cette aspiration est conforme à celle de vouloir

« élucider » le texte, le plus souvent réalisée par des parties où est présentée et expliquée la mythologie grecque et romaine. Ces ajouts ne sont d'habitude pas très importants, mais à quelques occasions, la traductrice ajoute des passages plus longs, les annonçant alors explicitement, comme par exemple dans la citation suivante, introduisant une digression sur Cupidon, le fils de Vénus et également le dieu de l'Amour :

Ces parolles proferées, Cupido obeyssant au vouloir maternel, delibera vers Dido se transmigrer, mais preallablement que plus outre du premedité voyage vous declairer, je veulx de sa forme & contenance faire recit [...].

(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. XXVI, fol. xxiiii r^o)

La description de Cupidon s'étale sur presque une page, la fin de la digression étant soigneusement marquée par la narratrice : « Or ayant la forme, gestes & contenance du petit dieu convenablement descripte[s], reprendrons nostre primitif propos » (*ibid.*). Un lecteur non familier du texte de Virgile pourrait ne pas s'apercevoir des ajouts de Crenne, mais ceux qui connaissent leur Virgile peuvent, grâce à ce genre d'avertissement, identifier les additions faites au texte original. Ce procédé pourrait cependant rendre le lecteur moins attentif à d'autres ajouts, non annoncés. Si ces derniers sont pour la plupart moins importants, ils sont d'autant plus nombreux, et mieux intégrés au texte, de sorte qu'il est plus difficile de les repérer.

7. Mobiles et sentiments

Crenne rend fréquemment plus explicites les intentions et les sentiments des personnages, ces changements n'étant le plus souvent pas annoncés. Par exemple, la Junon de Crenne est plus manipulatrice et sa haine plus prononcée que dans le texte de Virgile. Chez Crenne, la déesse agit à dessein pour empêcher les Troyens de trouver le bonheur. Cette malveillance est évidente dès le début du récit, et c'est elle qui donne lieu aux événements qui s'ensuivent :

Mais certes l'extreme crudelité de Juno, au cueur de laquelle estoit reservée la vulneration incurable, fait promptement leur de-

lectionation en amaritude convertir, Car elle estant d'indignation remplye, en elle mesme, dit ainsi [...].

(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. II, fol. iii r^o)

En soulignant l'extrême cruauté de Junon, Crenne s'inspire peut-être encore une fois de Saint-Gelais ; elle semble pourtant renforcer la férocité de la déesse. On pourra étudier comment en comparaison son prédécesseur traita le même passage :

Quant pour certain juno par trop cruelle
Qui en son cueur gardoit playe immortelle
En elle mesme remplye de tristesse
Va dire [...].

(*Les eneydes*, trad. Saint-Gelais, fol. Aiii v^o)

Virgile, en réalité, s'en tenait, lui, à « la blessure éternelle qu'elle garde dans son cœur » comme seule raison de l'hostilité de Junon envers les Troyens :

cum Iuno aeternum seruans sub pectore volnus
haec secum [...]
(*Aen.* 1. 36-37)³⁹

quand Juno, gardant au cœur sa blessure éternelle, se dit ainsi [...]

(*Énéide*, trad. Perret, p. 6)

Cette blessure est la conséquence du choix opéré par le prince troyen, Pâris, lorsque celui-ci, devant décider quelle déesse était la plus belle, se prononça en faveur de Vénus.

On peut également noter que la force des liens entre les parents et leurs enfants est plus intense chez Crenne que chez Virgile : Énée se fie à l'amour maternel pour obtenir l'aide de Vénus :

Et lors poursuyvant le divin sort fatal, avois esperance & confiance totale à ma mere qui est déesse scientifique & discrete. Pour certain je me persuadois que l'affection maternelle, seure conduite nous deust donner [...].

39 « [...] quand Junon, conservant une blessure éternelle sous sa poitrine (dans son cœur), dit ces paroles avec soi (en elle-même) [...]. » (Trad. Sommer)

(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. XV, fol. xiiii r^o)

Cette traduction suit de près celle de Saint-Gelais :

En poursuivant le divin sort fatal
Ayant fiance et mon espoir total
A ma mere deesse saige et duyte
Qui nous devoit donner seure conduyte
(*Les eneydes*, trad. Saint-Gelais)

Saint-Gelais accorde cependant moins d'importance à l'amour maternel que ne le fait Crenne : chez lui, c'est en premier lieu en tant que déesse que Vénus est capable de guider Énée, alors que chez Crenne, c'est clairement l'affection maternelle qui guidera ses pas. Virgile, quant à lui, souligne autant l'importance de la divinité de Vénus que celle de l'affection maternelle, en faisant dire à Énée que

matre dea monstrante uiam, data fata secutus;
(*Aen* 1. 382)⁴⁰

ma mère, ma déesse, m'indiquant la route,
j'obéissais aux oracles qui m'étaient donnés.
(*Énéide*, trad. Perret, p. 20)

Peu après, Vénus coupe la parole à Énée, sa tendresse maternelle ne lui permettant pas d'écouter jusqu'au bout le récit de la souffrance de son fils :

La prononciation de telle complainte, provocqua Venus à telle compassion, que pour estre mere ne la pouvoit plus souffrir. Parquoy forcée fut d'interrompre & sincopper de son Enée la dolente & piteuse voix [...].
(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. XVI , fol. xiiii r^o)

Dans le texte source, il n'est en effet pas tout à fait clair si c'est en raison de sa propre douleur, ou en vertu de celle d'Énée, que Vénus s'interrompt :

⁴⁰ « [...] poursuivant les destins à moi donnés, la déesse *ma* mère *me* montrant la route » (Trad. Sommer).

[...] Nec plura querentem
passa Venus medio sic interfata dolore est:
(*Aen* 1. 385-386)⁴¹

La traduction de Perret réussit à éviter cet écueil :

Vénus ne supporta pas qu'il se plaignît davantage,
elle interrompit sa lamentation
(*Énéide*, trad. Perret, p. 20)

Servius commente l'ambiguïté de Virgile et propose deux interprétations possibles : il est question dans l'une de la douleur d'Énée, le narrateur, et dans l'autre de celle de Vénus, qui est vraisemblablement touchée par les malheurs de son fils⁴². L'équivoque chez Virgile est par conséquent soulignée par les commentateurs⁴³, ce dont Crenne était probablement consciente, optant cependant pour l'une des interprétations de Servius, tout en l'explicitant. En ceci elle suit pourtant de près son prédécesseur Saint-Gelais, qui s'exprime ainsi :

Plus n[']eut pover Venus d'ouyr sa plainte
Car mere estoit ains fut alors contrainte
De sincoper et rompre a celle fois
De son enee la doloureuse voix
(*Les eneydes*, trad. Saint-Gelais)

Crenne met en valeur également l'attachement parental dans l'exemple suivant, où Vénus demande à Cupidon de prendre la place de Iule le temps d'une soirée afin d'allumer la flamme de l'amour chez Didon. Vénus rappelle à Cupidon que son amour filial l'a rendu sensible à l'inquiétude de sa mère pour son frère, Énée :

41 « Et Venus ne souffrant pas lui se plaignant (qu'il se plaignît) davantage, interrompit ainsi au-milieu-de sa douleur : [...] » (Trad. Sommer).

42 Servius *ad locum*: DOLORE est aut narrantis Aeneae, aut certe suo dolore ; aequum enim est malis filii ipsam moveri.

43 Aelius Donatus propose trois interprétations possibles quant à la manière d'agir de Vénus : 1) elle sait déjà tout ; 2) elle ne veut pas écouter ce récit ; 3) elle veut accélérer les choses, car elle doit montrer le chemin à Énée avant que la nuit ne soit trop avancée.

[...] pour l'inicque inimytié qu'injustement Juno luy porte [à Énée ; S.E., B.M.K], qui luy a causé traictement par trop acerbe : de sorte que toy mesmes provocqué de filialle compassion, as esté agité d'extreme tristesse, à l[']occasion que tu avoys evidence de ma doloireuse angustie, qu'encores n'est en ma faculté de deposer.

(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. XXVI, fol. xxiii v^o)

Au passage correspondant chez Virgile, Venus dit simplement que Cupidon a compati à la douleur de sa mère :

Frater ut Aeneas pelago tuus⁴⁴ omnia circum
litora iactetur odiis Iunonis acerbae,⁴⁵
nota tibi, et nostro doluisti saepe dolore.
(*Aen.* 1. 667-669)⁴⁶

Comment sur la mer, de rivage en rivage, Énée ton frère est rejeté sans cesse, victime des haines de la cruelle Junon, tu le sais et tu as souvent pris part à notre douleur.

(*Énéide*, trad. Perret, p. 31)

Il en est de même chez Saint-Gelais:

Tu scais assez et bien la notice as
Comment ton frere le piteux enneas
Par cy devant en tant de mers oblicques
A tournoye par les pechez iniques

⁴⁴ La traduction de Perret donne *tuos*, ce qui n'est pas correct d'un point de vue syntactique, et cette forme ne figure pas non plus dans la tradition manuscrite établie : *tuos* doit être le résultat d'une faute d'impression.

⁴⁵ Dans la tradition manuscrite, *acerbae* et *iniquae* co-existent à fréquence égale. Nous avons consulté toutes les éditions imprimées de l'*Énéide* antérieures à la traduction de Crenne faisant partie des collections de la Bibliothèque nationale de France, et nous avons pu constater qu'elles donnent toutes la version *iniquae*. À la différence de la traduction de Saint-Gelais, celle de Crenne présente les deux variantes *acerbae* et *iniquae* (*inicque... acerbe*). D'après nos recherches, la première attestation du terme *acerbae* dans la tradition de commentaires sur l'*Énéide* se trouve chez Pierius Valerianus dans *Castigationes et varietates virgilianae lectionis, per Joannem Pierium Valerianum, ed. princ.* Rome: Ant. Blades Asulanus, 1521.

⁴⁶ « Comment ton frère Énée est ballotté sur la mer autour de tous les rivages, par la haine de Junon contraire, ce sont choses connues à toi, et souvent tu as eu-de-la-douleur de notre propre douleur. » (Trad. Sommer)

Et mal veillance de Juno seullement
Dont a este traicte trop rudement
Et toy mesmes as eu dueil et tristesse
De ma douleur qui encor ne me laisse
(*Les eneydes*, trad. Saint-Gelais)

Crenne paraît donc ici souligner l'importance de l'affection filiale de sa propre initiative.

Lorsqu'Énée fait chercher son fils au port pour le faire amener dans la ville, le naturel de son sentiment paternel est souligné :

[...] toutesfois ne laissoyt d'avoir de son cher filz une sollicitude mentale : Car amour naturelle le stimuloit, pour à laquelle satisfaire transmist au port son fidele amy Achates, pour instruire & advertir Ascanye des grans honneurs & biens que la benignité reginalle leur faisoit liberalement administrer : à l'occasion de quoy, il commanda qu'en la tres inclyte cité on l'ameine : Car en celuy son filz sa seule cure & cogitation mettoit [...].
(*Les Eneydes*, trad. Crenne, ch. XXV, fol. xxii v^o-xxiii r^o)

Ce genre d'explicitation était sans équivalent chez Virgile :

Aeneas (neque enim patrius consistere mentem
passus amor) rapidum ad nauis praemittit Achaten,
Ascanio ferat haec, ipsumque ad moenia ducat;
omnis in Ascanio cari stat cura parentis.
(*Aen.* 1. 643-646)⁴⁷

Énée, car l'amour paternel ne permet pas le repos à son cœur, dépêche en toute hâte Achate vers les navires, pour porter ces nouvelles à Ascagne et l'amener lui-même dans la ville ; tous les soucis de ce père bien-aimé sont pour Ascagne.
(*Énéide*, trad. Perret, p. 30)

Saint-Gelais, ne craignant aucunement le surplus de texte, n'exprime pas, lui non plus, explicitement le côté « naturel » et contraignant de

47 « Énée (car l'amour paternel ne souffrit pas son esprit rester-en-repos) envoie-devant Achate rapide (en toute hâte) vers les navires, afin qu'il porte ces nouvelles à Ascagne, et qu'il le conduise lui-même aux murs de Carthage : tout le souci de ce tendre père est placé sur Ascagne. » (Trad. Sommer)

cet amour paternel, l'attachement au fils étant toutefois très fortement marqué :

Lors enneas a qui plus fort chaloit
 De son doux fils car amour le vouloit
 Envoya tost achates son messaige
 Au port de mer ou est son navigaige
 Pour ascagye instruire et advertir
 Comment la royne leur faisoit departir
 Si grandz honneurs et biens en son demaine
 Dont commanda qu[']en la cite l[']amaine
 Sa seulle cure et sa pensee estoit
 En son cher filz la sans plus s[']arrestoit
 (*Les eneydes*, trad. Saint-Gelais)

8. Remarques finales :

les choix de l'homme et sa responsabilité

Il ressort des exemples cités ci-dessus que la version réalisée par Crenne de l'épopée virgilienne tient plus de la version et de l'adaptation que de la traduction, faisant preuve d'une volonté de plier le récit à de nouveaux besoins et circonstances. Un thème important dans l'*Énéide* de Virgile est la responsabilité morale de l'homme. Coup sur coup, le destin est opposé au choix de l'individu⁴⁸. Énée pleure peut-être la chute de Troie et la mort de Didon, mais il est obligé d'accomplir son destin scellé par les dieux, et fonder une nouvelle Troie sur la péninsule italienne. Ce sort coïncide avec son devoir envers sa famille et sa patrie, mais la *pietas*,

⁴⁸ Wood constate qu'une discussion sur le libre arbitre et la prédestination est présente également dans l'œuvre précédente de Crenne (non sans quelques tendances protestantes), mais que l'auteure se garde bien de provoquer la Sorbonne (Wood, *Hélisenne de Crenne. At the Crossroads of Renaissance Humanism and Feminism*, pp. 131-135). Dans *Les Angoysses douloureuses*, ni la raison, ni le libre arbitre ne peuvent aider les deux protagonistes à se défaire de l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre, la passion étant trop forte. Cet amour poussé à son paroxysme trouve donc un écho dans la version crennoise de l'*Énéide*, où la traductrice insiste plus sur la sensibilité des dieux que ne le fait Virgile. Par contre, le rôle du destin est nettement moins souligné dans les *Angoysses douloureuses* : si Hélisenne se plaint de la fortune « aveuglée, depiteuse et ennuyeuse » (*op. cit.*, p. 465), la croyance en l'influence des planètes et des étoiles est dénoncée comme une « damnable et faulse opinion » (*op. cit.*, p. 477).

l'attachement au devoir dont Énée fait preuve, fait des victimes. La souffrance de Didon, causée par le départ d'Énée, est, chez Virgile, à ce point émouvante que le lecteur peut se demander si Énée fut jamais destiné à être un exemple à suivre.

La description de Didon est aussi ambiguë : au début du récit, elle est décrite comme une reine forte, et une femme qui reste fidèle à la mémoire de son époux décédé, repoussant les avances d'autres hommes. Au quatrième livre, elle est victime de son amour pour Énée, un homme jusque-là étranger, mais qui éveille en elle une passion qui la conduira jusqu'au suicide. À bien des égards, Didon ressemble en fait à Énée : elle est une souveraine en fuite qui réussit à fonder un royaume prospère. Les légendes sur la Didon « historique » soulignent son caractère décidé et entreprenant, décrivant la manière dont cette princesse phénicienne trompe ses poursuivants et réussit à emporter son héritage lors de sa fuite de Tyr⁴⁹.

Elle négocie avec intelligence et réussit sans avoir recours aux armes à obtenir des terres pour son royaume par un accord ingénieux. Malgré tous ces exploits, elle finit par se suicider, mais les raisons de cet acte ne sont pas les mêmes que celles de la Didon virgilienne. La Didon de Virgile est donc, comme nous avons pu le constater, l'égale d'Énée, mais elle est aussi son antithèse, non seulement en choisissant de négocier plutôt que de mener une lutte armée pour obtenir des terres, mais surtout lorsqu'elle choisit de mettre fin à sa vie. Quelle que soit la tradition choisie, Didon peut, comme Virgile l'exprime, être vue comme une *dux femina facti*⁵⁰ : une femme entreprenante, qui « conduit l'entreprise »⁵¹.

On peut pour terminer constater que la version crennoise de *l'Énéide* enrichit la discussion sur la responsabilité de l'individu et sur

49 Pour différentes images de Didon, voir p. ex. Aline Estèves, « La figure de Didon dans *l'Énéide* : un "pré-texte" favorisant la transposition générique opérée par Jodelle », dans Evelyne Berriot-Salvadore (dir.), *Les figures de Didon : de l'épopée antique au théâtre de la Renaissance*, 2014 (IRCL-UMR5186 du CNRS), et Marie-Pierre Noël, « Élissa, la Didon grecque, dans la mythologie et dans l'histoire », in Evelyne Berriot-Salvadore (dir.), *Les figures de Didon : de l'épopée antique au théâtre de la Renaissance*, 2014, (IRCL-UMR5186 du CNRS). Les deux textes sont disponibles sur le lien suivant : <http://www.ircl.cnrs.fr/francais/publicationF/Actes%20Didon.htm>.

50 *Aen.*1, 364.

51 *Énéide*, trad. Perret, p. 19.

sa liberté d'agir. De l'œuvre émerge une traductrice – « dame Héli-senne » – qui, tout comme Virgile, semble se mettre au service de sa nation et de son souverain. La voix de la narratrice est nette et l'approche est pédagogique. Certes, le récit de Virgile change, parfois presque imperceptiblement, et, sans que cela soit annoncé, d'orientation lorsque Crenne décide de faire ressortir de nouvelles nuances de la palette⁵². Ainsi, les divinités sont chez Crenne plus influencées par leurs sentiments, tantôt bienveillants, tantôt hostiles ; elle accentue le lien affectif entre parents et enfants. Dans ce tourbillon de passions, nous rencontrons également Didon et Énée, une femme et un homme qui sont en leur for intérieur tiraillés entre amour et devoir, entre leur destin divin et leur propre volonté. La version crennoise de l'*Énéide* nous fait rencontrer une traductrice et interpré-tatrice qui mène la narration, se révélant par là, à l'instar de son ho-monyme, Didon-Elisse, être celle qui mène le jeu, une *dux femina facti*.

52 Une constatation qui fait penser à l'affirmation de Marshall, *The Aeneid and the Illusory Authoress: Truth, fiction and feminism in Héli-senne de Crenne's Eneydes* (p. 27) concernant le rôle des traducteurs : « translators are able to disguise their hermeneutics and seamlessly incorporate their own preoccupations, while at the same time investing their interpretation with authority through their self-effacement. »

ÚTDRATTUR

**Dídó og Eneas á 16. öld í Frakklandi.
Þýðing Hélisenne de Crenne á *Eneasarkviðu*.**

Þessi grein fjallar um fyrstu frönsku þýðinguna í óbundnu máli á fyrstu fjórum bókum Eneasarkviðu Virgils, *Les Quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne*. Þýðingin birtist árið 1541 undir dulnefninu Hélienne de Crenne, sem var þá þegar orðið þekkt nafn í bókmenntaheiminum. Þýðingin var síðasta verk skáldkonunnar og má líta á það sem þungamiðju í höfundarverki hennar, bæði vegna þess að fyrri verk hennar vísa í klassíska hefð og fjalla auk þess um forboðnar ástir. Þýðing Crenne er nógu frjálst til að unnt sé að varpa fram spurningum um eðli hennar og uppsprettu. Túlkandinn sótti sér greinilega ekki aðeins innblástur í texta Virgils heldur einnig í franska þýðingu í bundnu máli frá 1509 eftir Octovien de Saint-Gelais. Engu að síður tekst honum að breyta áherslum í frásögninni kunnáttusamlega, oft á mjög lúmskan hátt. Í þessari grein verður sýnt með dæmum úr fyrstu bók kviðunnar hvernig þýðing Crenne auðgar undirliggjandi hugleiðingar um örlagahyggju og ábyrgð einstaklingsins.

Lykilorð: Hélienne de Crenne, Eneasarkviða, viðtökur við verkum Virgils, þýðingar í upphafi nýaldar

ABSTRACT

Dido and Aeneas in the French sixteenth century: Héli-senne de Crenne’s translation of *Aeneid*.

This article discusses the first translation into French prose of the first four books of Virgil’s *Aeneid*, *Les Quatre premiers livres des Eneydes du treslegant poete Virgile, Traduictz de Latin en prose Francoyse, par ma dame Helisenne*. The translation appeared in 1541 under the pen name Héli-senne de Crenne, who was already an established author. The translation was her last work and may be seen as the keystone of her œuvre, both because of her previous allusions to the classical tradition and because of the common theme of illicit love. Crenne’s translation is free enough to raise questions about its nature as well as its sources. The interpreter apparently found inspiration not only in Virgil’s text, but also in a French verse translation from 1509 by Octovien de Saint-Gelais. Nonetheless, she skilfully manages to shift focus in the story, often in very subtle ways. With examples from the first book, this article shows how Crenne’s version enriches the preceding narrative’s inherent discourse on predetermination versus individual responsibility.

Keywords: Héli-senne de Crenne, *Aeneid*, Virgilian reception, Early Modern translation